

XYZ. La revue de la nouvelle

Le fleuriste

Robert Baillie



Numéro 14, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3071ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Baillie, R. (1988). Le fleuriste. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (14), 7–12.

Le fleuriste

Robert Baillie

À la mémoire de Pierre

*Une source abondante n'apaiserait
pas mon désir d'une rose*
Jean-Guy Pilon

C'était un ogre doux, un ogre végétarien.

Au début, il vendait ses fleurs et il mangeait comme tout le monde. Le destin de Roch l'avait amené à devenir maître fleuriste dans sa boutique de fleurs. C'est là qu'allait se consommer le grand festin de sa vie. Le grand festin.

Petit garçon, Roch avait rêvé de devenir coiffeur. C'était pour jouer dans les cheveux de sa mère, ses cheveux blonds qui étaient si fins, si doux, si soyeux. Mais son père était maître coiffeur et c'est lui qui jouissait du bonheur de laver, de sécher, de peigner, d'onduler la chevelure fine, douce et soyeuse de Rose. Lorsque la tête était toute bien montée, auréolée d'une laque au parfum de fleurs printanières, elle devenait inaccessible pour l'enfant. La tête de Rose était la prérogative exclusive des mains paternelles, de leurs soins, de leurs caresses. Toucher à un cheveu de cette corbeille d'or cendré, c'était encourir les foudres de son père et susciter le désarroi de Rose. Le désarroi de Rose.

Lorsque l'enfant eut ses quinze ans, une violence dévastatrice ravagea l'univers familial. Les effluves printanières des shampooings et des laques lui devinrent insupportables. Roch développait une sorte d'allergie à tout ce qui pouvait rappeler la texture des cheveux de Rose, de la pelure de pêche jusqu'à la fourrure des manteaux, le pelage des bêtes domestiques, les velours, les laines, les tapis, les cheveux d'ange et la barbe à papa. La barbe à papa.

La barbe naissante de Roch, ses poils dans toutes les zones ingrates de son corps où ça voulait poindre et pousser étaient devenus un champ de bataille. Des boutons, des chancres, une croûte purulente luttaient pour anéantir toute manifestation pubère en la réincarnant. Il se sentait comme un œuf plongé dans l'huile, à la coquille lisse et luisante, lubrifiée constamment. Un univers épilé au maximum, sans luxuriance aucune, sans

végétation, sans flore, sans pubescence. Sans pubescence d'or.

À force de crèmes, d'onguents, de pommades de toutes sortes, on en vint à contrôler vaille que vaille la séborrhée chronique et à cicatriser temporairement les douloureuses lésions épidermiques de l'adolescent. Il vivait dans l'horreur de toute adhérence, de tout frôlement, frottement sur sa peau gercée, ravinée, crevassée. L'impétigo eczémateux décrétait un carème charnel et sexuel à cause du caractère contagieux des vésicules et des plaques. Le pauvre Roch ne savait où jeter sa gourme. La violence de l'interdit fut si virulente que, n'en pouvant plus, le garçon devint lui-même porteur d'une violence qui se manifesta d'étrange manière. D'étrange manière.

Parmi les nourritures proscrites par son régime alimentaire figuraient les fruits et les légumes, les glucides et les fibres. On suppléait par des vitamines, des protéines, des hormones, toute une panoplie de succédanés sous forme de capsules et de sirops aux saveurs épouvantables. Seules étaient tolérées les viandes rouges, les plus fraîches, les plus crues, les plus saignantes. La diète aberrante de Roch dictait quotidiennement l'ingurgitation d'ineffables ampoules de sang de cheval, l'absorption de la moelle des os de bouc et l'ingestion de la lymphe de volaille. La révolte gronda, s'enfla, éclata dans ce corps gavé qui devenait le creuset d'un animal humain robuste et vigoureux. Un animal humain.

Se voyant un matin dans la glace, nu, glabre, rond, plein comme un chapon déplumé ou plutôt comme un bœuf de boucherie dépouillé de sa robe de bœuf, Roch décida de jouer jusqu'au bout la carte morbide distribuée par le destin. Puisqu'il ressemblait à ce point au bovin écorché, il revêtirait la vareuse du boucher. Roch se ferait garçon boucher pour l'équarrissage et la charcuterie des bestiaux aux abattoirs. Le bœuf aux abattoirs.

Bien entendu, son dossier médical lui ferma toutes les portes des boucheries officielles. Il dénicha néanmoins un poste de récupérateur des carcasses pour les petits abattoirs clandestins de la banlieue. Un métier de charognard aux échandoirs périphériques, de vidangeur des restes les plus abjects qui se puissent trouver. Et il rentrait le soir chez ses parents avec des relents inqualifiables imprégnés dans chaque pore de sa peau ravagée. Une peau de chagrin malodorante, un calvaire à chaque repas, une abomination désolante, une catastrophe immonde. Une catastrophe immonde.

Dans ce remugle quotidien, on s'aperçut que Roch prenait pourtant du mieux, petit à petit. D'abord, ce fut à cause des bêtes galeuses. Les chiens, les chats, les rats, tous les rapaces nécrophages des ruelles et des champs

le poursuivaient sans relâche. Il devait parfois se battre au corps à corps avec elles pour sauver les viandes qu'on lui payait à la pesée. Roch frôlait les bêtes à rebrousse-poil et son corps allergique ne manifestait aucune réaction. Un bon jour, il eut à manutentionner tout un lot de cerfs et d'originaux dont on avait récupéré les bois mais rejeté les têtes, malformées ou abîmées. Roch avait dû les traîner, les frotter contre lui pour les hisser dans la benne de son camion. Et ni le soir, ni le lendemain, ni le surlendemain n'apparurent sur son corps les stigmates qui auraient dû résulter de cette promiscuité avec le poil ras, rude, corrosif du museau des bêtes. Le museau râpeux des bêtes.

Sur ces entrefaites, son père avait fermé son commerce de coiffure. D'abord, il avait dû déménager sa boutique qui occupait le sous-sol de la maison familiale. Ensuite, il avait dû s'astreindre à tout un processus agressif d'époussetage, d'élimination systématique de tout poil ou résidu de cheveux coupés avant de réintégrer la demeure. Changer de vêtements, passer l'aspirateur quotidiennement partout, sur sa personne comme dans sa voiture, sa mallette, ses souliers, ses bas. Toutes ses affaires, il devait les passer au peigne fin en sachant que le moindre oubli pouvait déclencher une éruption volcanique sur le corps de son fils, avec d'inévitables retombées sur le caractère, la santé et l'équilibre de Rose. L'équilibre de Rose.

De guerre lasse, il avait fini par abandonner la pratique de son art, sa raison de vivre. Ce fut un arrêt fatal comme il arrive souvent à un homme de son âge. Après quelques mois d'inaction dépressive, une crise le foudroya, emportant avec lui les dernières résistances dans les allergies de son fils. Son fils était guéri.

Roch était définitivement guéri de son mal.

Au début, il mangea comme tout le monde. Redécouvrant les viandes blanches, les poissons, les fruits de mer, les fruits de terre, les légumes et les herbes, les graminées, les fibres, les céréales de tous grains, Roch avait cependant un penchant fou pour les feuilles et les tiges, les tubercules et les racines. Il mangeait rarement au restaurant ou ailleurs que chez lui. Rose se faisait un réconfort de le voir ruminer ses légumes avec des airs d'extase profonde. Quelques mois après avoir quitté les abattoirs, déjà il ne mangeait plus tout à fait comme tout le monde. Il basculait comme le pendule de l'autre côté des abattoirs. L'univers végétal l'envahirait bientôt comme une jungle qui digère en son sein un vestige. Un vestige de civilisation.

L'envie des fleurs lui était venue. C'était le jour où il s'était rendu

chez le fleuriste du quartier afin de commander des mortuaires pour la tombe de son père. Après la cérémonie, on avait consenti à lui laisser récupérer les pièces les plus spectaculaires du salon funéraire. Les couronnes de mauvais goût et les trophées monstrueux avaient failli emporter Rose, à la suite de son mari. Roch avait accepté de ne pas envahir la maison avec son chargement de bouquets. Il les garda quelques jours dans son camion charognard, puis se décida à s'en départir. Chemin faisant, se produisit cette métamorphose qui allait bouleverser sa vie. Sa vie.

L'odeur conjugée du remugle des viandes et du parfum des fleurs l'assaillit comme une révélation. C'était l'extase et l'écœurement qui rivalisaient pour le conquérir. Il était ballotté par ce va-et-vient, ce souque à la corde entre la sainteté et la déchéance. Un déchirement insupportable départageait en lui ses zones sensibles en bourrées olfactives qui jouaient de force pour se l'assujettir. Il défaillit au volant de son camion qui enfourcha un terre-plein. Quand il se réveilla à l'hôpital, il huma l'odeur fraîche et sucrée d'une rose blanche qui s'épanouissait à son chevet. Elle venait de sa mère. Elle consacra sa vocation, il deviendrait fleuriste. Maître fleuriste.

Son ambition fut donc de posséder sa propre boutique de fleurs. C'est avec l'indemnisation des assurances de son père décédé que Roch put acquérir le commerce du fleuriste du quartier. Il prêta à son magasin le prénom de sa mère, jugeant le sien inapproprié. Rose Fleuriste, cela tenait de la prédestination! Il élimina d'abord les mortuaires, Roch n'en ferait plus, Roch n'en ferait pas. Puis il se départit d'un comptoir aux agrumes et aux fruits tropicaux. Roch ne se consacrerait qu'aux fleurs les plus belles, les plus rares surtout, se spécialisant dans l'importation des variétés introuvables ailleurs. Le succès fut immédiat. On venait de partout en ville et de la périphérie pour lui acheter ses fleurs exotiques. Mais son plaisir n'était pas mercantile. C'était un plaisir de contemplation. Et aussi, au début, ce fut pour Roch un plaisir théâtral. C'était de se pavaner dans le jardin qu'il créait chaque jour. Il en vint même une fois à interdire une vente qui ravageait un présentoir en forme de tonnelle. En forme de tonnelle.

C'est qu'il était devenu beau dans sa nouvelle vie de végétarien. Mince et svelte, avec un teint, un teint de rose bien sûr. Il paradait avec coquetterie. Des clients, furieux parce qu'il leur avait refusé une giroflée ou un oiseau de paradis, lui faisaient une réputation de dandy exhibitionniste. Il ne souffrait aucun employé, aucun rival. Même Rose était reléguée aux livres de comptes, chez elle. Son fils, parce qu'il était débordé, couchait de plus en plus souvent dans son arrière-boutique. De plus en plus souvent.

Il dînait de moins que rien. Roch s'imposait maintenant un régime

étonnant. Il broutait des fougères et des pétales de roses. Un jour, il en vint à se nourrir exclusivement de ses fleurs. C'est à cette époque qu'il cessa aussi de les vendre. Quand elles étaient défraîchies, il les faisait porter aux dépotoirs périphériques ou sur la tombe de son père. Tant qu'elles éclataient de santé et de jeunesse, il s'en régalaît comme un ogre. Roch était devenu un ogre doux.

Il les convoitait toutes. Après les roses, ce furent les œillets, les pompons, les marguerites, les espèces familières, puis les autres. Il goûtait leur qualité âcre et amère, suave ou acide, sûre ou sucrée, leurs propriétés hallucinogènes, aphrodisiaques, soporifiques, hilarantes, dépressives, laxatives. La délicate renoncule, inodore, à la texture du papier de soie, et qui fond sur la langue ou qui colle au palais comme une hostie consacrée. Le lys alstrémérie aux allures sophistiquées qu'on mange en commençant d'abord par sa tige fine et longue avant de se régaler de ses quatre petites fleurs roses. La blancheur mystique du lys Callas aux longues étamines jaunes qui vous barbouillent les lèvres et parfois même le nez. Qui vous fait des moustaches! Manger les cœurs saignants de l'anthurium qui croustillent sous la dent avant de fondre comme du sucre d'orge émietté sous la langue. Le gerbera qu'on mâche longtemps en attaquant la tige horizontalement comme un brin d'herbe tendre. La longue déglutition contemplative de la fleur de gingembre. Le mimosa qu'on gobe en grappes d'or comme des raisins odorants lorsqu'ils giclent en liqueur parfumée. L'amaryllis dont la tige creuse en tuyau sert de paille pour aspirer les perles de pétales d'albâtre ou de rose. La tige de bois aromatique de l'amandelle dont on se sert pour récurer les dents après un repas de fragrance et d'arc-en-ciel, et qui vous laisse un goût de prune mûre entre la gencive et la joue. Des extases. Des extases.

Pour savourer les délices mystérieuses de ses filles naturelles, Roch s'enfermait de plus en plus longtemps, de plus en plus souvent. Rose n'insistait pas, bien qu'elle fût très inquiète. Il lui téléphonait, la rassurait, s'inventait des voyages d'affaires, des foires aux fleurs, des arrivages hollandais clandestins et quoi encore. Encore.

Ce qui le tentait par-dessus tout, celle parmi ses fleurs qui le possédait jusqu'à la convoitise la plus douloureuse était d'une variété particulièrement rare et somptueuse d'orchidée noire de jais, l'anthracite sacrée au pistil magenta et aux étamines d'or. La fleur mortelle par excellence. Il en était épris comme d'une drogue au poison qu'il savait le plus capiteux, le plus fatal. Il s'essayait par petites doses infinitésimales, mais chaque fois le résultat en était foudroyant. Des spasmes, des crampes, des nausées qui duraient de longs jours en broyant son corps maigre comme un évidoir de

luthier. À chaque fois, il croyait vaincre la nocivité de la plante vénéneuse en développant par accoutumance un anticorps illusoire. Illusoire.

Un soir que la fleur mortelle brillait comme une apothéose dans sa nuit de velours, Roch succomba plus que de coutume et avala sans la croquer la corolle tendre et poivrée, avec son pistil magenta et ses étamines d'or. Il fut terrassé à l'instant même. L'implosion fut si intense que sans doute il ne souffrit pas. Quelques semaines plus tard, on le retrouva parmi ses fleurs séchées. Il gisait rabougri tel un arbre abattu par la foudre.

Rose fit incinérer ce qui restait de son fils. C'était une dépouille végétale déshydratée, une branche sèche, un rameau cassant recouvert d'une écorce noire. Mais Rose avait pris soin d'extraire de cet humus de Roch un petit prélèvement qui ressemblait à une racine. À une racine.

Chez elle, dans l'obscurité de sa chambre, elle s'affaira à transplanter dans un pot de géranium le rhizome semblable à celui de l'iris. Après plusieurs jours de soins attentifs, elle constata avec tristesse la dégénérescence de la partie adventive de ce qui avait pu ressembler à une racine. Cela témoignait bien évidemment du pourrissement de la tige souterraine. Son fils pourrissait dans son pot de géranium comme la plus vulgaire des plantes domestiques. Elle s'empressa de déterrer la racine et elle la mit au four pour la faire sécher au plus vite et stopper ainsi sa décomposition. La désillusion de Rose était totale. Son fantasme ne se matérialisait pas de la façon escomptée. Roch ne se réincarnerait pas sous la forme prévue par le conte légendaire. La fiction se refusait irrémédiablement à jouer son rôle de fiction dans sa réalité à elle. Pour Rose, c'était aussi fatal que la mort de son fils. C'était comme s'il était mort deux fois. Mort deux fois.

Quand le rhizome de Roch fut bien sec, Rose le broya en farine, une poudre fine et noire de jais. Elle délaya cette suie pour s'en faire une tisane qu'elle but d'un trait en se mettant au lit. L'effet fut radical. La mère venait elle aussi d'enfreindre un interdit mortel. Sur sa taie d'oreiller, il ne resta de Rose qu'une petite touffe de cheveux blond cendré. Une poudre d'or à dire vrai car, au premier souffle d'une respiration vivante, les mèches s'étaient effondrées en poussière très fine, très douce, très soyeuse. C'étaient des myriades microscopiques et volatiles, une cendre, une poussière, un pollen. Rose et Roch étaient devenus un pollen d'immortelles. D'immortelles.

mars-juin 1987

Robert Baillie, né en 1947 à Montréal, a publié trois romans: *La Couvade* (1980), *Des filles de beauté* (1983) et *Les Voyants* (1986, Prix Air Canada).